

Alors que la production et le trafic de substances illicites ne cessent de croître sur tout le continent, des groupes criminels de toutes tailles étendent leurs économies et leur puissance de feu.

EL PAÍS



Le magma criminel étouffe l'Amérique latine

PABLO FERRI

Un simple papier vert portant une phrase écrite en majuscules résumait, fin novembre, l'ampleur de la criminalité qui frappe l'Amérique latine. Apparu à Guerrero, sur la côte pacifique du Mexique, il aurait tout aussi bien pu surgir à Santiago du Chili, à Medellín (Colombie) ou dans n'importe quel quartier de Guayaquil (Équateur). Collée aux coins des rues et aux lampadaires, cette feuille adressait un avertissement aux commerçants de plusieurs quartiers : à partir de décembre, ils devraient s'acquitter d'une cotisation. « Ce quartier a un propriétaire », concluait ce message anonyme.

Redevance, racket de protection, droit de place, pot-de-vin : autant de déclinaisons lexicales d'un même fléau, l'extorsion, qui ravage aujourd'hui le continent comme jamais auparavant et résume la situation actuelle de la région. La criminalité prospère dans les Amériques, en particulier les crimes violents. Le taux d'homicides reste très élevé, dépassant les 20 pour 100.000 habitants. L'expansion du trafic de drogue, plus forte que jamais, a fertilisé un terreau criminel qui s'étend de l'Uruguay, autrefois paisible, au Guatemala, toujours en proie aux tensions. Les groupes armés issus du narcotrafic cherchent désormais de nouvelles activités, de tous bords et à tous les niveaux de la société. Aucune ne semble toutefois aussi lucrative que l'extorsion, d'une simplicité redoutable : tu paies ou je te tue.

La violence, un moyen autant qu'une fin en soi

L'Amérique en général et l'Amérique latine en particulier traversent une période pour le moins délicate. C'est le constat des experts consultés, qui voient dans la diversification et la fragmentation du magma criminel un risque pour les pays de la région. Le trafic de drogue a enclenché une machine criminelle d'où ont émergé des dizaines de groupes de malfaîtres, installés dans une logique de marché et déterminés à obtenir leur part du gâteau. L'extorsion constitue la voie la plus simple ; la drogue, une option parmi d'autres. Riche en ressources naturelles, l'Amérique attire un crime organisé plus vorace que jamais, décidé à s'y implanter durablement. A la manière d'une hydre de Lerne moderne, les gangs multiplient les têtes pour étendre leurs activités.

Enfermés dans leurs débats internes, les pays de la région semblent ignorer que la poussée prédatrice des mafias est partout la même, des Andes à l'Amazonie. Au Mexique, des criminels si-phonnent le carburant des oléoducs de la compagnie pétrolière nationale ou en importent sans acquitter de taxes en falsifiant des déclarations douanières. Au Pérou, en Équateur ou en Colombie, des bandes exploitent des mines d'or et

d'autres minerais sans aucune autorisation. Au Brésil, voleurs et contrebandiers abattent sans relâche des arbres pour alimenter la demande mondiale en bois. Ces activités se déroulent avec la complicité d'acteurs étatiques. « Dans le domaine des crimes environnementaux, c'est particulièrement flagrant », déclare Cecilia Farfán, directrice de l'Observatoire GI-TOC pour l'Amérique du Nord, une organisation de la société civile spécialisée dans l'étude du crime organisé transnational.

A ces nouvelles activités criminelles s'ajoutent des pratiques plus anciennes, extrêmement lucratives pour les mafias : la traite des êtres humains – migrants ou non – et le trafic d'armes. Dans son dernier rapport mondial sur le crime organisé, la GI-TOC souligne d'ailleurs la place centrale des armes à feu dans les homicides de la région. Nulle autre partie du monde ne recense autant de meurtres commis avec des armes à feu que l'Amérique latine et les Caraïbes. « Par rapport à il y a vingt ans, le crime organisé dispose de davantage d'armes, et de meilleure qualité, au point que certains les considèrent supérieures à celles des forces armées », observe Cecilia Farfán.

Dans cette logique, la violence s'impose à la fois comme un outil et comme un message, un moyen autant qu'une fin en soi. A quelques exceptions près – l'assassinat de l'agent de la DEA Enrique Camarena au Mexique dans les années 80 ou les années de plomb de Pablo Escobar en Colombie au début de la décennie suivante –, le narcotrafic n'était pas intrinsèquement violent à ses débuts. Pour acheminer la drogue vers les grands marchés des États-Unis ou d'Europe, la discrétion était alors essentielle. Mais le démantèlement des anciens cartels et la fragmentation de leurs réseaux de protection, souvent adossés aux forces de sécurité étatiques ou directement intégrés à celles-ci, ont changé la donne.

Dans l'Amérique d'aujourd'hui, ce sont de petits groupes criminels dynamiques, affiliés ou non à de grandes organisations, qui dominent le paysage. Ils peuvent se consacrer au trafic de drogue et à sa distribution locale. Ils pratiquent l'extorsion et exploitent l'environnement et les ressources naturelles : là où il y a des mines, ils s'emparent des minerais ; là où il y a des forêts, du bois ; et dans les villes, ils menacent commerces, administrations et infrastructures de transport. Le tout dans des contextes de forte concurrence où la violence, devenue monnaie courante, sert à éliminer les obstacles – comme un défenseur de l'environnement – ou à adresser des

messages à des rivaux, réels ou potentiels. « C'est la grande menace qui pèse sur le continent : la diversification criminelle et la fragmentation des gangs », affirme Marcelo Bergman, professeur à l'Université nationale de Tres de Febrero en Argentine et l'un des principaux experts des dynamiques criminelles de la région.

Le retour de la coca

Des sacs en papier kraft dans un hangar anonyme : c'est ainsi que les autorités colombiennes ont découvert, le 21 novembre dernier, quatorze tonnes de cocaïne dans le port de Buenaventura, sur la côte Pacifique. Selon la police nationale, cette cargaison avait une valeur marchande estimée à près de 400 millions de dollars. Le directeur de l'institution a précisé qu'il s'agissait de la plus importante saisie de cocaïne des dix dernières années. Mauvaise nouvelle pour les autorités : ces quatorze tonnes ne représenteraient que 0,4 % de la production annuelle de la région, d'après les Nations unies.

La cocaïne connaît en effet un regain spectaculaire. La production de cette drogue stimulante progresse chaque année, tout comme les superficies consacrées à la culture de feuilles de coca. La Colombie demeure le leader incontesté de la production, loin devant le Pérou et, plus encore, la Bolivie. Sur les 3.708 tonnes de cocaïne produites en Amérique latine en 2023, selon les estimations de l'ONU, 2.664 provenaient de Colombie. L'année dernière, ce chiffre aurait atteint 3.001 tonnes, une donnée révélée récemment par *El País* et à l'origine des tensions actuelle entre Bogotá et les Nations unies.

Une « guerre contre la drogue »

Toujours selon l'ONU, l'essor de la cocaïne en Amérique du Sud et sur ses marchés, conjugué à l'augmentation des saisies à l'échelle mondiale, illustre en réalité une tendance régionale : l'expansion de la production et du trafic de drogue. Presque toutes les substances sont concernées, à l'exception de l'héroïne, désormais obsolète, et du cannabis, largement légalisé. Les autres connaissent un véritable boom, portées notamment par l'euphorie autour des alcaloïdes prescrits.

Cette dynamique est également alimentée par l'essor de nouvelles drogues, en particulier dans des régions plus septentrionales. Le fentanyl et la méthamphétamine ont remplacé les anciennes cultures de pavot et de cannabis au Mexique, inondant de laboratoires l'ouest du pays. Cette expansion est tirée par la demande insatiable des États-

L'activité criminelle est devenue si diversifiée que la capacité de dissuasion de l'Etat finit par disparaître

Marcelo Bergman
Expert en dynamiques criminelles

”



Unis, malgré cinq décennies de « guerre contre la drogue » menée par les gouvernements successifs, de Richard Nixon à Donald Trump. Au-delà du caractère hautement contestable de ces opérations du point de vue des droits des victimes, l'idée de fermer les routes de la

drogue à coups de bombes relève d'une version moderne et absurde du vieil adage consistant à « tuer des mouches à coups de canon ». Quelle quantité de drogue ces bombardements ont-ils réellement empêché d'atteindre les consommateurs américains ? En l'absence de